Damien Clerget-Gurnaud

Agir avec Aristote

Collection Vivre en philosophie
dirigée par Balthasar Thomass

© Groupe Eyrolles, 2012
ISBN : 978-2-212-55348-2

EYROLLES

Sommaire

MODE D'EMPLOI 1

I.
Les symptômes et le diagnostic
En vouloir toujours plus

Quand le savoir ne sert à rien 8
La tragique ambition d'être heureux 19
Accros au plaisir 33

II.
Les clés pour comprendre
Apprendre l'excellence

Notre désir de vertu 50
Les vertus de l'égoïsme 59
Le plaisir est dans l'action 68
L'importance des bonnes dispositions 79

© Groupe Eyrolles

III.
Les moyens d'agir
Agir comme agirait le vertueux

Les habitudes saines, de puissants alliés 94
La sensibilité, une éducation esthétique 105
L'habileté, une intelligence pratique 115
La raison, un garde-fou 129

IV.
Une vision du sens de l'existence
Viser un idéal de mesure

L'homme vertueux, un funambule 148
Sur les traces des héros de notre enfance 157
L'Homme, cet animal rationnel 166

ÉLÉMENTS D'UNE VIE 177
GUIDE DE LECTURE 183

© Groupe Eyrolles

Quand le savoir ne sert à rien

Notre ignorance n'est pas à l'origine de nos problèmes existentiels, car la connaissance n'a rien à dire au sujet de ce qui est « bon » ou « mauvais ». Cette question relève de nos préférences, de nos désirs.

À propos du bien et du mal

Nous attendons de la connaissance qu'elle nous éclaire sur ce que nous devons faire, qu'elle nous fixe un but ou nous indique une direction, alors que ce n'est pas sa fonction. Nous lui faisons ainsi jouer un rôle qu'elle ne peut ni ne doit assumer dans la conduite de notre vie.

> **« Ce n'est pas [...] la faculté intellectuelle ni ce qu'on nomme l'intellect qui constitue le principe moteur. En effet, l'intellect théorique ne pense rien dans l'ordre pratique, ni ne se prononce sur ce qu'il faut fuir ou rechercher : or le mouvement local concerne toujours la fuite ou la recherche d'un objet. Et lors même que l'intellect connaît un objet de cet ordre, il ne commande pourtant alors ni la fuite ni la recherche. » (*De l'âme*[1], III, 9)**

Le savoir est censé nous permettre de discerner le vrai du faux. Il nous renseigne sur la réalité, mais n'a pas pour fonction de l'évaluer ou de la juger : il se prononce sur ce qui est, non pas sur ce qui devrait être. Ainsi, il nous enseigne par exemple que la sincérité nuit parfois à l'amitié, mais ne nous indique pas s'il faut préférer la vérité à ses amis. Il nous dit que nous

1. Nous utiliserons désormais les lettres D.A. pour désigner cette œuvre.

© Groupe Eyrolles

héritons de notre enfance une somme de souffrances dans lesquelles nous nous débattons, mais ne répond pas à la question : « Devons-nous chercher à nous en débarrasser ? » Beaucoup d'artistes puisent en effet leur capacité à créer dans leurs souffrances, au point que leur talent en pâtirait certainement s'ils tâchaient de se mieux porter.

Le savoir impose des faits, pas des normes. Or nombre d'experts ou d'hommes de science tendent à vouloir imposer leur jugement en s'autorisant de leur compétence théorique. Si un homme souffre au point qu'il juge préférable de mourir, est-ce au médecin de lui imposer de demeurer en vie ? La compétence de ce dernier le rend capable de protéger et de prolonger cette vie, mais pas de décider si une vie de souffrance vaut mieux qu'une mort rapide. Les décisions pratiques, par lesquelles nous choisissons les fins que nous voulons poursuivre, seuls ou à plusieurs, ne relèvent d'aucune expertise théorique. Elles sont affaire de préférence.

Ce que je désire est forcément bon...

Décréter qu'une chose est bonne ou souhaitable, qu'est-ce donc, sinon exprimer un désir ? Le désir n'est pas seulement cette force qui nous meut. C'est aussi simultanément une forme de jugement à propos de ce qui doit être tenu pour bon. À l'expression d'un désir correspond toujours une forme de représentation intellectuelle.

> **« En général donc [...], c'est parce qu'il désire que l'être vivant se meut lui-même. Mais la faculté désirante n'est pas indépendante de la représentation. » (D.A., III, 11)**

Désirer une chose revient donc implicitement à la trouver bonne, à prononcer *in petto* un jugement sur sa qualité. Certes, nous pouvons vouloir nous duper en prétendant désirer des choses que nous savons pertinemment être mauvaises. Mais si

© Groupe Eyrolles

nous étions vraiment convaincus qu'elles l'étaient, les désirerions-nous encore ? Si nous continuons à les vouloir, c'est parce que, malgré tous les défauts que nous sommes disposés à leur reconnaître, elles continuent à nous paraître globalement bonnes. Ainsi, un homme peut désirer une femme tout en lui trouvant mille défauts et en admettant, devant ses amis, qu'elle n'a vraiment rien pour plaire. En réalité, il juge qu'il y a en elle quelque chose qui rédime tous ses défauts apparents. S'il ne se l'avoue pas nécessairement, il ne croit pas ses propres mots lorsqu'il affirme : « Oui, tu as raison : elle n'a rien d'intéressant, je ne sais pas ce que je lui trouve… »

Au mieux, ce genre de discours traduit notre embarras à justifier notre préférence. Au pire, il est un mensonge qui nous pousse à réciter des mots « à la manière des acteurs de théâtre[1] », pour éviter d'encourir le jugement des autres. Nous leur disons ce qu'ils souhaitent entendre de nous, en leur laissant entendre par là que notre désir est en désaccord avec notre sincère opinion. En réalité, il ne l'est pas. Il suffit de mesurer à quel point il est difficile d'entendre dire du mal d'une personne à qui nous tenons. Si ce que nous pensons d'elle n'avait rien à voir avec ce que nous éprouvons pour elle, nous entendrions volontiers ces critiques. Mais elles nous paraissent toujours injustes et odieuses, précisément parce que désirer quelqu'un, c'est le juger désirable. Nous supportons donc difficilement tout discours malveillant qui viserait à nous persuader du contraire.

… et vice versa

Inversement, penser qu'une chose est bonne, c'est vouloir immédiatement cette chose.

1. E.N., VII, 1147 a 23.

© Groupe Eyrolles

Le désir a donc deux versants : une face intellectuelle (nous jugeons qu'une chose est souhaitable) et une face « motrice » (nous fournissons un effort pour atteindre cette chose).

« Quand l'objet est bon ou mauvais, elle [la pensée] affirme ou nie, fuit ou poursuit. » (D.A., III, 7)

Il y a donc une étroite correspondance entre l'action d'affirmer et celle de poursuivre, entre l'action de nier et celle de fuir. Si je suis convaincu qu'une chose est bonne, je la poursuis sans pouvoir me retenir. Les gradins des stades sont remplis de supporters qui jugent tellement souhaitable le succès de leur équipe qu'ils ne peuvent s'empêcher d'être tendus avec les joueurs dans l'effort de gagner. Leurs jambes trépignent comme s'ils étaient sur le terrain, leur respiration devient haletante à l'approche d'une action décisive, leur joie est aussi pleine en cas de victoire et leur peine aussi accablante en cas de défaite que s'ils avaient eux-mêmes participé à la rencontre. Ils ne se contentent pas de regarder le match, ils le vivent littéralement. Leurs facultés motrices sont d'autant plus actives qu'ils sont convaincus que leur équipe *devrait* gagner.

Une personne qui ne s'intéresse pas du tout au sport peut avoir beaucoup de mal à comprendre l'enthousiasme excessif qui frappe le supporter de démence lorsqu'il mouille le maillot devant son poste de télévision. C'est que, contrairement à lui, elle n'est pas autant convaincue du caractère absolument souhaitable de la victoire. Pour tout dire, elle s'en moque. Cela facilite grandement le détachement apollinien dont elle fait montre, jugeant puérils les emportements auxquels elle est tenue d'assister. Là où il n'y a pas de sincère conviction, il n'y a pas non plus de désir… et donc, par la force des choses, aucune tendance à trépigner sur le sofa du salon !

© Groupe Eyrolles

Du désir faible à l'évidence

Le désir est donc une espèce de conviction, d'autant plus forte qu'elle revêt un caractère d'évidence. Le fait de délibérer longuement à propos de ce que nous voudrions faire trahit par conséquent une véritable faiblesse du désir : ce dernier n'est pas suffisamment fort pour nous indiquer clairement la direction à prendre.

Un enfant qui s'ennuie chez lui aura tendance à répéter *ad nauseam* qu'il ne sait pas quoi faire. Son embarras n'est évidemment pas lié à la difficulté qu'il y aurait à trouver une activité. Il procède d'un éreintement du désir qui est justement la marque même de l'ennui. L'enfant ne sait pas quoi faire et se demande continuellement quoi faire… parce qu'il n'a simplement envie de rien. Moins il s'active, moins il désire. Malheureusement, sa faculté à désirer s'atrophie à mesure que l'inertie le gagne. Dépourvu de désir, il ne sait plus quoi faire… et son ennui s'alimente tout seul.

Pareillement, nous sommes ouverts à la négociation lorsque la faiblesse de notre désir nous laisse la liberté de l'être. Un homme sans grande conviction est toujours très ployable. Il cède facilement ses positions, sans prendre la peine de les défendre vraiment, et n'attend pas le feu roulant de la contradiction pour admettre sa défaite. En théorie, l'aptitude à entendre raison est une grande qualité, un gage d'honnêteté intellectuelle. Mais en pratique, cette disposition est plutôt le symptôme d'un désir incertain et d'une inaptitude à éprouver clairement ce que l'on veut. Quand on ne tient à rien, on cède facilement sur tout.

La marque qui rend reconnaissable la présence du désir est donc l'immédiateté. Le désir s'impose, il va de soi sans avoir besoin d'être délibéré.

« Un médecin qui délibère en effet ne se demande pas s'il doit apporter la guérison, ni un orateur s'il doit se montrer convaincant,

© Groupe Eyrolles

ni un politique s'il doit produire une bonne législation, et personne d'autre ne s'interroge sur la fin. Au contraire, une fois qu'on a posé la fin, on regarde la question de savoir comment et par quels moyens on peut l'atteindre. » (E.N., III, 1112 b 14-17)

Sinon, nous devrions discuter de tout, indéfiniment, sans jamais pouvoir trouver de point d'accord. Il en va ici, dit Aristote, comme pour une démonstration : on ne peut « remonter à l'infini », il faut nécessairement partir d'un point de départ qui est le présupposé à partir duquel le reste peut être démontré. C'est le rôle des postulats et des axiomes en mathématiques, qui sont la base des raisonnements. La validité des conclusions obtenues en dépend : si les premières vérités sont contestables, la conclusion qui en dérive le sera également. Une conclusion est convaincante lorsqu'elle dérive logiquement d'évidences auxquelles on souscrit sans hésitation. Aristote est le père de la logique, il a montré comment nos raisonnements pouvaient être formalisés sous l'aspect de syllogismes : certaines prémisses étant posées, une conclusion en dérive nécessairement. Or, dans le domaine pratique, ce qui nous sert de prémisse n'est rien d'autre que le désir.

« Dans les actions, c'est le but visé qui constitue le point de départ, comme le sont en mathématiques les présupposés. » (E.N., VII, 1151 a 16)

Des postulats différents à l'origine de nombreux différends

Nombre de nos désaccords avec les autres s'évanouiraient si nous faisions l'effort d'admettre la présence de nos désirs en prémisses de nos raisonnements pratiques. Pourquoi avons-nous si souvent le sentiment de discuter pour rien et de nous laisser entraîner dans des dialogues de sourds avec des personnes qui ne seront de toute manière jamais d'accord avec nous, quoi que nous disions pour les convaincre ? Est-ce parce

© Groupe Eyrolles

qu'elles sont de mauvaise foi, qu'elles ne veulent pas entendre raison ? Dans la plupart des cas, la mésentente est due au fait que nous ne partons pas des mêmes prémisses au sujet de ce qui est désirable. Nous discutons inlassablement, enchaînant des démonstrations qui nous semblent impeccables… mais comme nous n'utilisons pas les mêmes points de départ que les autres, nos conclusions paraissent toujours fausses à leurs yeux.

C'est la raison pour laquelle la sagesse populaire conseille de ne jamais parler politique en famille. Les discussions entêtantes sur le droit à l'avortement, la légalisation du mariage homosexuel, le statut des immigrés ou le régime fiscal peuvent prendre des tours excessivement techniques. Cela laisse penser, à tort, que ces problèmes relèveraient d'une décision théorique instruite par la connaissance et l'expertise. Certains auraient raison et d'autres tort, faute de savoir clairement de quoi ils parlent. Il y aurait donc lieu de parler pour convaincre, puisque le savoir dissipe l'ignorance. En réalité, le fond du problème est ailleurs : la mésentente ne procède pas d'une différence de compétences, mais d'un désaccord profond au sujet de ce qui est désiré. De manière très caricaturale, nous pourrions dire que certains préfèrent l'ordre à la justice, que d'autres désirent l'égalité là ou leurs adversaires recherchent la liberté, que certains défendent le caractère sacré de la vie face à ceux qui tiennent plus que tout à la libre disposition de soi…

Ces désaccords ne peuvent être tranchés par un raisonnement, aussi long soit-il, parce qu'ils ne relèvent pas du tout de la connaissance. Ils sont affaire d'inclination, et le savoir n'a pas son mot à dire là-dedans.

Le savoir, instrument du désir

Le savoir peut seulement nous éclairer sur les meilleurs moyens à mettre en œuvre pour réaliser nos objectifs : d'un point de vue pratique, il est l'instrument qui permet à notre

© Groupe Eyrolles

action d'être efficace. Or, cette efficacité qui rend le savoir recommandable peut également faire de lui un puissant allié de notre bêtise. Un individu animé de désirs pervers sera en effet d'autant plus nuisible à lui-même et aux autres qu'il fera preuve d'habileté dans la conduite de ses projets. Nous connaissons tous des individus très intelligents qui semblent pourtant, par un étrange paradoxe, les moins sensés de tous, parce qu'ils mettent toute leur puissance intellectuelle au service de désirs ineptes. Leur capacité théorique, loin d'être un atout, devient l'aliment permanent de leur égarement. Bien qu'ils soient intelligents, comme ils pensent mal cependant ! Ils mènent plus loin que d'autres leur raisonnement pratique puisque leur aptitude intellectuelle est considérable, mais comme leur désir est faussé, le résultat de leurs actes est absurde. À leurs yeux, ce dernier reste cependant logique, car ils ne voient pas la perversion du principe. Curieuse situation, qui fait tout l'écart pour Aristote entre l'habileté louable et la rouerie.

> **« La capacité en question est ce qu'on appelle l'habileté. Or elle est de nature telle que tout ce qui contribue au but supposé, elle peut l'exécuter et y atteindre. Ainsi donc, si le but est beau, elle est louable, et s'il est vilain, elle est rouerie. » (E.N., VI, 1114 a 25)**

Ainsi, nous aurions donc bien tort de considérer le savoir comme un idéal qui aurait la vertu de nous délivrer, à lui seul, des impasses dans lesquelles nous nous engageons. Si nous voulons comprendre pourquoi la conduite de notre vie nous paraît souvent si pitoyable, c'est plutôt à nos désirs que nous devons nous intéresser.

© Groupe Eyrolles

Questions vitales

1. Vous arrive-t-il de percevoir derrière certains de vos arguments un désir inavoué ? Quels sujets de conversation suscitent en vous une susceptibilité inhabituelle ? Le désir contrarié est bien plus facile à débusquer que le désir que rien n'empêche. Là où réside votre colère gît aussi votre désir…
2. Que répondez-vous le plus souvent à la question : « Qu'as-tu envie de faire ce soir ? » Si vous avez tendance à prononcer la phrase rituelle : « Ce que tu veux ! », c'est peut-être moins par politesse que par manque d'envie. Si cette attitude est chronique, il est temps de vous interroger : pourquoi avez-vous si peu de désirs ? Dire « je veux », pour beaucoup d'entre nous, relève d'un véritable exploit. C'est que nous en avons longtemps été découragés.

© Groupe Eyrolles

Parents qui imposent, maîtres qui dictent et patrons qui édictent… à force de docilité, on devient arrangeant, avec très peu de désirs.

3. Avez-vous remarqué que, dans tous les domaines (sport, cuisine, sexualité, etc.), l'inaction et le manque d'entraînement tendent à empâter singulièrement le désir ? Moins vous en faites, moins vous désirez en faire. En revanche, dès que vous commencez à agir, les désirs poussent à la porte, impatients de se délivrer de leur longue hibernation !

© Groupe Eyrolles

4. Vous arrive-t-il de rencontrer toujours les mêmes échecs (sur le plan amical, amoureux, professionnel, etc.), quelle que soit la vigilance dont vous faites preuve dès qu'une nouvelle occasion se présente ? Si vous êtes abonné aux déconfitures, n'imaginez pas que vous êtes la proie d'une malédiction. Votre façon de faire n'y est peut-être pour rien, pas plus que votre manque de chance. En revanche, il est probable que votre désir pour certaines choses ou certaines personnes vous voue invariablement à de telles impasses…

© Groupe Eyrolles